

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE
NOUVELLEMENT RÉDIGÉS

PAR

JACQUES BOULENGER



LE SAINT GRAAL

LA MORT D'ARTUS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

La Mort d'Artus

Jacques Boulenger



Plon, Paris, 1923

Exporté de Wikisource le 26/12/2016

LA MORT D'ARTUS

- I. — Premier soupçon du roi
- II. — Le don à la demoiselle d'Escalot
- III. — Le tournoi de Winchester
- IV. — Gauvain et la demoiselle d'Escalot
- V. — Le roi rassuré
- VI. — La reine jalouse
- VII. — Passerose amoureuse
- VIII. — Lancelot et son lignage
- IX. — Le château de Morgane. La chambre aux images
- X. — Cruauté de la reine pour Lancelot
- XI. — Le fruit empoisonné
- XII. — La reine appelée de trahison
- XIII. — La nacelle de la pucelle morte
- XIV. — La reine sans champion
- XV. — La reine sauvée
- XVI. — Les amants dénoncés
- XVII. — Les amants surpris
- XVIII. — Le jugement et la délivrance de la reine
- XIX. — Deuil du roi et de monseigneur Gauvain
- XX. — Parlement
- XXI. — Les nouveaux compagnons de la Table ronde
- XXII. — Siège de la Joyeuse Garde : message de Lancelot
- XXIII. — Siège de la Joyeuse Garde : première bataille

- XXIV. — Siège de la Joyeuse Garde : deuxième bataille ;
courtoisie de Lancelot
- XXV. — Paix du roi et de la reine
- XXVI. — Dureté de monseigneur Gauvain
- XXVII. — Débarquement en Gaule
- XXVIII. — Siège de Gannes. Lancelot défié par monseigneur
Gauvain
- XXIX. — La trahison de Mordret
- XXX. — La reine dans la tour
- XXXI. — Le combat de Lancelot et de Gauvain
- XXXII. — Départ pour la Grande Bretagne. Mort de Gauvain
- XXXIII. — Mordret contre le roi Artus
- XXXIV. — La reine dans une abbaye de nonnains
- XXXV. — Enterrement de Gauvain. La dame de Beloc
- XXXV. — Songes du roi et présages
- XXXVI. — Bataille de Salisbury : le carnage
- XXXVI. — Bataille de Salisbury : le fils tué par le père
- XXXIX. — La mort de Keu. La fin d'Artus. La mort de Gifflet
- XL. — Bataille de Winchester. La mort des fils de Mordret.
Conversion de Lancelot
- XLI. — La mort d'Hector des Mares et de Lancelot du Lac
- XLII. — Adieu

ÉCLAIRCISSEMENT

I

Sachez qu'à la cour du roi Artus, Lancelot tint longtemps le serment de chasteté qu'il avait fait au prud'homme qui l'avait confessé durant la quête du Saint Graal. Mais l'Ennemi l'attaquait chaque jour par les yeux et les douces paroles de la reine au corps gent et le frappait si fort qu'un jour il chancela et quitta la droite voie : aussi bien, quoiqu'elle eût alors près de soixante-dix ans, la reine Guenièvre était encore si belle qu'on n'eût pas trouvé sa pareille au monde. Et Lancelot s'était jusque-là conduit avec assez de prudence pour que personne ne s'aperçût de son fol amour ; mais, quand il se fut renflammé pour elle, il brûla si fort qu'il ne sut plus s'en cacher aussi bien que naguère : de façon qu'Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, surprit le secret. Dont il fut très content, ce félon, non point qu'il espérât de venger la honte du roi son oncle, mais parce qu'il comptait causer quelque dommage à Lancelot, qu'il n'avait jamais aimé clairement.

Or, les aventures merveilleuses de la Bretagne étaient achevées ; pourtant le roi Artus ne voulait point que ses chevaliers s'amollissent et laissassent de porter les armes : aussi fit-il crier par ses hérauts qu'un tournoi aurait lieu dans la plaine de Winchester. Lancelot souhaita de s'y rendre sans qu'on le sût : feignant d'être malade, il laissa Hector, Lionel et

sa parenté partir sans lui. Si bien qu'Agravain crut qu'il demeurerait afin de voir la reine en toute liberté.

— Sire, vint-il dire au roi, si je pensais ne vous chagriner point, je vous apprendrais quelque chose qui vous sauverait de la honte

— La honte ? C'est donc une chose telle que ma honte y puisse être ?

— Sire, sachez que madame la reine et Lancelot s'aiment de fol amour. Et comme ils ne peuvent se rencontrer à leur volonté quand vous êtes là, Lancelot annonce qu'il n'ira pas au tournoi et y envoie ceux de sa maison : de la sorte, cette nuit même ou demain, il pourra voir madame tout à loisir.

— Beau neveu, ne dites pas de telles paroles, car je ne vous crois point : Lancelot ne pense pas à cela.

— Comment, sire, c'est là tout ? Au moins, faites-les épier : ainsi connaîtrez-vous la vérité.

— Agissez à votre guise ; je ne vous empêcherai pas.

— Sire, je n'en demande pas davantage.

Malgré qu'il en eût, le roi songea, cette nuit-là, à ce que lui avait dit Agravain ; et certes il ne s'en tourmenta guère dans son cœur, car il ne croyait pas que ce fût vrai ; pourtant, au matin, quand la reine vint lui déclarer qu'elle irait volontiers avec lui à Winchester parce qu'elle avait ouï dire qu'on y verrait de grandes chevaleries, il ne le voulut point et lui commanda de rester : car ainsi comptait-il vérifier les propos d'Agravain.

Or, dès qu'il connut le départ du roi, Lancelot fut prendre

congé de sa dame ; puis il fit tout préparer par son écuyer, et il se mit en route secrètement, à la tombée du jour.

II

Il chevaucha toute la nuit à grande hâte, parce qu'il craignait d'arriver en retard aux joutes, si bien qu'au matin il atteignit au village où le roi Artus avait couché et où il se trouvait encore. Lancelot portait des armes déguisées, mais son écuyer menait en main un très beau destrier, taché comme une pie, blanc comme fleur des prés d'un côté, plus rouge que braise de l'autre. Et le roi, qui était justement à la fenêtre en compagnie de Giflet fils de Do, reconnut le cheval d'abord : c'était lui-même, en effet, qui en avait fait don à Lancelot.

— Giflet, dit-il, voyez donc Lancelot qui nous mandait hier qu'il était malade ! Sans doute se propose-t-il d'aller au tournoi secrètement : c'est pourquoi il ne chemine que de nuit. Puisqu'il se veut cacher, gardons de dire à personne que nous l'avons reconnu.

Lancelot s'hébergea chez un riche vavasseur, nommé le sire d'Escalot, dont les deux fils étaient chevaliers depuis peu. Et, en entrant dans la salle, il avisa leurs écus qui étaient vermeils et sans emblèmes, car telle était la coutume en ce temps : tout nouveau chevalier portait durant une année un écu peint d'une seule couleur ; s'il faisait autrement, c'était contre l'ordre de chevalerie.

— Sire, dit Lancelot à son hôte, je vous prie par amour et

courtoisie de me prêter un de ces écus avec le haubert et l'armure du cheval. Car, si je portais les miens au tournoi de Winchester, il se pourrait que je fusse plus tôt reconnu que je ne voudrais.

— Sire chevalier, répondit le vavasseur, justement mon fils aîné est malade et ne pourra se rendre à l'assemblée. Prenez ses armes en échange des vôtres si le cœur vous en dit. Or le vavasseur avait une fille, nommée Passerose, qui était la demoiselle la plus curieuse du monde, et sachez que tant plus elle regardait Lancelot, tant plus elle le trouvait beau et le jugeait prud'homme. Durant qu'il causait avec son père, elle s'approcha de l'écuyer et lui demanda le nom de son seigneur. Le valet ne l'éconduisit pas tout à fait : elle était si avenante que toute dureté envers elle eût semblé une vilénie.

— Demoiselle, lui répondit-il, sachez que messire est le meilleur chevalier du siècle : c'est tout ce que je puis vous apprendre sans lui désobéir.

— C'est assez, valet : me voilà satisfaite.

Et aussitôt elle fut s'agenouiller devant Lancelot.

— Gentilhomme, par ce que vous aimez le plus au monde, octroyez-moi un don !

— Ha, demoiselle, levez-vous ! Il n'est rien que je ne fasse pour vous.

— Cent mille mercis, sire ! Je vous requiers donc de porter ma manche à votre heaume ou à votre lance en guise de pennon, et de faire beaucoup d'armes pour l'amour de moi. Et sachez que vous êtes le premier chevalier à qui j'aie réclamé un don ; je ne l'eusse pas fait, ne fût la grande valeur qui est en

vous.

Lancelot fut dolent de cette demande, car il savait bien que, si jamais la reine apprenait cela, elle lui en saurait mauvais gré. Toutefois, il lui fallait tenir sa promesse, quoi qu'il advînt : il dit à la pucelle qu'il porterait sa manche. Et elle lui fit, ainsi que son père et son frère, très belle chère tout le jour.

À la nuit tombante, il partit en compagnie du fils cadet du vavasseur, qui lui avait demandé d'aller avec lui, et tous deux chevauchèrent jusqu'à l'aube. Comme il ne voulait point s'héberger à Winchester où il eût risqué d'être reconnu, le nouveau chevalier d'Escalot le mena chez sa tante dont le manoir était à une lieue de la ville. Et là ils se reposèrent et rafraîchirent très bien. Vers le soir, les écuyers examinèrent les armes de leurs seigneurs et veillèrent que rien n'y manquât. Puis tout le monde se coucha dans de bons et riches lits et dormit jusqu'au matin.

III

Sitôt que Dieu eut fait lever le soleil et que le jour prit vie, Lancelot et son compagnon furent entendre la messe dans une chapelle voisine ; après quoi ils déjeunèrent très bien, car le manger du matin apporte grande santé. Et sur ces entrefaites un écuyer, qu'ils avaient envoyé à Winchester pour avoir des nouvelles, rentra au logis.

— Seigneurs, il y a grande abondance de chevaliers des deux parts, dit le valet. Mais ceux de la Table ronde se sont rangés du côté des défenseurs de la ville. En face, il y a les rois d'Écosse, de Cornouailles et de Norgalles et beaucoup de hauts hommes ; mais ils ne semblent pas aussi preux que ceux de l'autre part.

— Nous combattons donc pour les gens du dehors, dit Lancelot au chevalier d'Escalot, car il ne serait pas à notre honneur de nous ranger parmi les plus forts.

Il vêtit ses armes et attacha la manche de Passerose à son heaume ; mais, craignant que son écuyer ne le fit reconnaître, il lui défendit de le suivre (dont le valet eut grand deuil), et il partit en compagnie du fils du vavasseur.

Lorsqu'ils arrivèrent, la prairie de Winchester était déjà toute couverte de fer-vêtus qui joutaient : Lancelot s'affermi

sur ses étriers, se couvrit de son écu vermeil, baissa sa lance peinte et laissa courre son destrier pie. Le premier qu'il heurta, il le porta à terre ; puis, poussant sa pointe, car sa lance n'était point brisée, il en culbuta un second, homme et cheval à la fois, et, à voir cela, beaucoup de barons arrêterent de combattre pour demander quel était cet étranger portant une manche de dame à son heaume, qui venait de faire le plus beau coup de la journée. Cependant le fils du vavasseur, de son côté, s'adressait à Hector des Mares dont il fendit l'écu ; mais Hector le fit passer par-dessus la croupe de son destrier, après quoi il changea de bouclier. Et Lancelot, qui, à cause de cela, ne reconnaissait pas son frère, lui courut sus et l'abattit. Ah ! Lionel au cœur sans frein fut bien marri de ce coup-là ! Il voulut venger son cousin : et de fendre la presse, frappant comme dix hommes, arrachant les écus des bras et les heaumes des têtes ; puis, quand il fut proche du chevalier à la manche, il prit de son écuyer une lance courte, roide et grosse, et fondit sur lui comme un émerillon. Si rude fut le choc que les deux destriers plièrent, et sachez que l'acier de Lionel traversa l'écu et le haubert, et perça la chair tendre, mais dans le même temps les sangles et le poitrail de son cheval rompaient, tant Lancelot avait appuyé son coup, si bien qu'il vola à terre, la selle entre les cuisses.

Telle fut la prouesse du chevalier à la manche et messire Gauvain la vit de la grande tour de la ville où il était auprès du roi, car son oncle lui avait défendu de prendre les armes ce jour-là : il savait bien, en effet, que Lancelot viendrait au tournoi et il craignait, si tous deux joutaient, que le vaincu ne gardât rancune au vainqueur.

— Par mon chef, s'écria messire Gauvain, ce nouveau chevalier aux armes vermeilles, qui porte une manche de dame sur son heaume, n'est pas un des frères d'Escalot : jamais aucun d'eux ne frappa de tels coups ! Dieu m'aide ! si nous n'avions laissé Lancelot malade à Camaaloth, je jurerais que c'est lui !

Cependant le chevalier à la manche, dont le sang luisait sur le haubert, continuait de faire tant d'armes, en dépit de sa blessure, que ceux de la cité furent bientôt repoussés et battus. Et quand Lancelot vit qu'ils avaient tout perdu, il dit à son compagnon :

— Beau sire, allons-nous-en d'ici : nous n'y avons plus rien à gagner.

Car il pensait bien que plusieurs barons de la maison du roi Artus tâcheraient de le reconnaître. Il se jeta dans les bois avec son compagnon et tous deux, suivis d'un seul écuyer, car l'autre avait été tué par un maladroit, retournèrent chez la tante du chevalier d'Escalot. Là, Lancelot demeura plus de six semaines couché, tant sa blessure était grande et dangereuse. Mais le conte suivra ce propos quand il en sera temps ; maintenant il va deviser du roi Artus et de monseigneur Gauvain.

IV

Le tournoi terminé, messire Gauvain s'était fait amener son cheval et il était allé à la recherche de l'étranger ; mais il ne put le trouver.

Et, cette nuit-là, les compagnons de la Table ronde parlèrent beaucoup du nouveau chevalier qui avait tout vaincu.

— Par ma foi, j'ignore son nom ! s'écria Galegantín le Gallois. Mais ce que je sais, c'est qu'il partit du tournoi si mal en point et si sanglant de la blessure que lui avait faite Lionel, qu'on eût bien pu le suivre à la trace.

Le lendemain, le roi Àrtus quitta Winchester avec ses barons, et il alla coucher au lieu où il avait naguère reconnu Lancelot. Il s'hébergea au château ; mais messire Gauvain avec ses frères et ses gens descendit chez le vavasseur d'Escalot. Et, comme il y resta pour souper au lieu d'aller manger avec le roi, il fut servi par Passerose : car sachez qu'en ce temps-là les chevaliers errants étaient toujours servis par quelque gentille femme, s'il en était au logis, et qui jamais ne s'asseyait à table devant qu'ils eussent achevé de manger ; telle était la coutume au royaume de Logres. Or la demoiselle d'Escalot était l'une des plus belles pucelles et des mieux faites du siècle : les cheveux plus luisants qu'un hanap d'or, tressés avec des galons d'or et de soie, la chair aussi blanche et tendre que la neige qui

tombe, les yeux brillants comme ceux d'un faucon de montagne, mais rians ; de sa beauté, la salle était tout illuminée ! Et messire Gauvain la regardait avec tant de plaisir qu'il oubliait presque de souper.

— Sire, lui demanda-t-elle, le tournoi a-t-il été bon ? Qui en a mérité le prix ?

— Demoiselle, c'est un chevalier nouveau dont je souhaiterais d'avoir la prouesse, le plus prud'homme que j'aie vu depuis longtemps. Mais tant y a que je ne sais comment il se nomme.

— Quelles armes portait-il ?

— Rouges, et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle. Si j'étais femme, je voudrais que cette manche eût été mienne, et que celui qui la porte m'aimât d'amour ; jamais on ne vit de manche mieux employée !

Après souper, le sire d'Escalot mena ses hôtes s'ébattre au verger qui était derrière la maison. Là, messire Gauvain le fit asseoir à sa droite, entre lui et Gaheriet, et Passerose à sa gauche ; et Gaheriet, qui voyait bien que son frère souhaitait de parler seul à seule à la pucelle, prit le vavasseur à part, de manière que messire Gauvain mit en paroles la belle et ne tarda guère à la requérir d'amour.

— Ha, messire Gauvain, ne vous moquez pas de moi ! répondit-elle ; vous êtes un trop haut et riche homme pour aimer une pauvre demoiselle comme je suis. Et, d'ailleurs, m'aimassiez-vous au point que le cœur vous en crevât, ce serait peine perdue, car j'ai donné le mien à un chevalier ; dès que je le vis, mon âme s'enfuit vers lui, et, par Dieu ! il n'est pas